Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 4 (1916)

Artikel: Analyse : Martin Bucer (1491-1551) d'après une biographie récente
Autor: Schnetzler, Charles
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379970

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANALYSE

MARTIN BUCER
(1491-1551)

D'après une biographie récente. (1)

A mesure que nous approchons du quatrième centenaire de la Réformation, l'histoire de ce grand réveil s'enrichit des travaux les plus variés et les plus précieux. Que de lumière jetée sur des points obscurs ! Que de caractéristiques justes et profondes — et qui semblent définitives — sur les héros de cette grande épopée et sur les événements auxquels ils ont été mêlés !

Les jubilés successifs de nos réformateurs ont grandement contribué à cet heureux résultat ; et certains adversaires, aussi bien que les admirateurs de la Réformation, y ont eu leur part.

On sait, par exemple, que les remarquables études du Père Henri Denifle sur la théologie médiévale ont fait mieux comprendre la crise de la pensée de Luther, qui l'a préparé au grand drame dont il fut le premier acteur. L'ouvrage de M. Heinrich Bœhmer, *Luther im Lichte der neueren Forschung* (Leipzig, Teubner), dont la troisième édition, remaniée, vient de paraître, est en quelque mesure une réfutation objective et fortement documentée du livre de Denifle, *Luther und Luthertum*, réquisitoire passionné et très savant, qui amène cependant sur plus d'un point la revision des biographies de J. Köstlin et de F. Kuhn. Enfin, M. Otto Scheel vient de publier un important

(1) Gustav Anrich. *Martin Bucer*, Buchschmuck von Ph. Kamm. Strassburg, K. J. Trübner, 1914.

ouvrage sur Luther ; c'est la première partie d'une biographie qui promet d'être magistrale (1).

Les travaux si sagaces d'Emile Egli, d'Aug. Lang, et la publication des œuvres de Zwingli dans le *Corpus Reformatorum*, ont mis aussi en meilleure lumière la figure du grand zurichois, même après la belle biographie de R. Stähelin.

Williston Walker a retracé dans une lumineuse monographie la vie de Calvin (elle a été traduite en français par E. et N. Weiss, Genève 1909), August Lang a publié son excellent *Lebensbild* du réformateur genevois ; et combien de travaux intéressants et suggestifs ont vu le jour dans l'année du jubilé !

D'importantes publications ont marqué le centenaire de Pierre Viret, en 1911 ; Théodore de Bèze a fourni à M. Eug. Choisy la matière de ses riches études sur l'Etat calviniste, et nous espérons bien voir sortir de la plume du même auteur une biographie définitive du successeur de Calvin.

Parmi tous les réformateurs, il en est un qui méritait d'être plus connu, c'est Martin Bucer. Cet Alsacien de pure race fut le trait d'union vivant entre le luthéranisme et le calvinisme. Incidemment, dans la littérature théologique de langue française, on a bien placé Bucer à côté de Calvin, mais sa belle carrière est encore trop ignorée. Il faut savoir gré à M. Gust. Anrich (2), après les beaux travaux de Baum (1860), de Mentz, d'Erichson, d'A. Lang, etc., de nous avoir donné il y a quelques mois une biographie plutôt brève, mais extrêmement claire et captivante de cette personnalité, qui ne manque ni de charme, ni de grandeur (3).

Dans nos pays de langue française, tandis que Calvin, Farel,

(1) Sur la traduction française du livre de Denifle et sur le livre de M. Scheel, voir la *Revue de théologie et de philosophie*, 1915, p. 401 et 402.

(2) M. Gustave Anrich est né en 1867 à Runtzenheim (Alsace). En 1894 il est privat-docent et en 1903 il est nommé professeur d'histoire ecclésiastique à Strasbourg. Ses ouvrages : *Das antike Mysterienwesen und sein Verhältnis zum Christentum* (1894), *L'ultramontanisme moderne* (1911), et, d'après les notes de E. Lucius, *Die Anfänge des Heiligenkults in der christlichen Kirche* (1904), ont été très remarqués.

(3) Principaux ouvrages sur Bucer :

J. W. Baum, *Capito u. Bucer, Strassburgs Reformatoren* (Leben und ausgewählte Schriften der Väter und Begründer der ref. Kirche, 1860).

F. Mentz u. A. Erichson, *Festschrift zur 400 jährigen Geburtsfeier Martin Bucers* (1891).

Viret sont relativement connus, Bucer est plus ou moins ignoré. Nous ne connaissons pas dans la bibliographie qui le concerne un seul ouvrage en français sur lui (1). C'est une raison de plus de rappeler, à l'aide d'un guide aussi sûr que l'est M. Anrich, quelques traits essentiels de sa personne, de sa vie, de son œuvre et de marquer la place qu'il a occupée dans le grand drame de la Réformation.

L'œuvre du professeur Anrich se présente à nous dans un élégant grand octavo de 147 pages, qui fait honneur aussi bien à l'éditeur Karl-J. Trübner, de Strasbourg, qu'à l'imprimeur. Des illustrations de Ph. Kamm, comprenant plusieurs portraits et quelques vues des lieux où Bucer a travaillé, rehaussent la valeur du volume. L'impression en elzévir gras est d'une parfaite tenue, avec des marges qui en font bien ressortir la netteté. Un index des sources et de la littérature du sujet vient clore le livre lui-même (2).

Il n'est pas superflu de rappeler ici d'une manière sommaire les grands traits de la vie de cet homme en essayant ensuite de caractériser la portée de son œuvre théologique et ecclésiastique.

I. LA PRÉPARATION.

Martin Bucer naquit à Schlesstadt, petite ville située entre Strasbourg et Colmar, au pied des Vosges, le 11 novembre 1491. Il reçut comme Luther son nom du patron du jour. Il était le fils d'un tonnelier. Très doué pour l'étude, il suivit l'excellente école de la localité qui était déjà résolument entrée dans les vôies humanistes et qui avait même devancé Strasbourg. A 15 ans il lui fallut entrer, en quelque sorte contraint par son grand-père, dans le couvent des Dominicains. Il a plus tard

(1) Rappelons ici les excellentes pages consacrées à Bucer par M. E. Doumergue dans son beau livre : *Jean Calvin. Les hommes et les choses de son temps*, t. II, p. 333-339.

(2) L'auteur ne prétend pas donner ici une biographie du réformateur. A l'occasion de la propagande faite en faveur du monument que l'on se proposait d'élever à Strasbourg à la mémoire de Bucer, M. Anrich a voulu mettre en lumière les traits principaux de sa personnalité et de son œuvre. Dans ce but il s'est interdit les notes explicatives au bas des pages ou en appendice.

avoué, bien qu'il eût gardé au couvent sa pureté morale, que c'est « le désespoir qui fait le moine ». Ce fut un grand soulagement pour lui quand, en 1516, l'ordre des Dominicains l'envoya au grand couvent d'Heidelberg pour y continuer ses études. Là régnait un esprit plus libre et le jeune moine se lia avec des hommes comme Œcolampade, Brenz, etc. Les études érasmiennes l'enthousiasmaient. C'est aussi là qu'il acquit dans les exercices de discussion au couvent cette maîtrise dans la controverse qui lui rendit plus tard de si grands services dans sa carrière mouvementée.

Un jour d'avril 1518 marqua dans sa vie. Le moine Martin Luther était venu à Heidelberg pour participer à une grande conférence de l'ordre des Augustins. L'illustre wittembergeois prit dans cette circonstance une place prépondérante et le jeune dominicain buvait ses paroles. Là il comprit la « théologie de la croix ». En 1520 il écrira à Luther : « Toi et Erasme vous êtes notre première espérance ». Il s'éloignera sans doute peu à peu d'Erasme, mais on voit là quelle fascination le grand humaniste exerçait sur la génération de Bucer ! Luther de son côté fit la connaissance personnelle de Bucer ; plus tard il dira de ce dernier « qu'il est le seul frère sans fraude dans l'ordre des Dominicains ».

Grâce à de hautes protections, Bucer obtint en 1520 la rupture de ses vœux monastiques. Il est alors reçu dans le château de Franz de Sickingen, la célèbre Ebernburg, où il entre en rapports avec Ulrich de Hutten et d'autres progressistes de l'époque. La diète de Worms, à laquelle il assista, le fortifia dans ses convictions évangéliques après l'échec du plan de Glapion, le confesseur impérial, qui voulait attirer Luther à l'Ebernburg pour régler là à l'amiable le grand conflit avec Rome. Bucer devint ensuite chapelain de la cour de Frédéric, l'électeur palatin, mais les mœurs relâchées de cette cour l'engagèrent à se retirer. De cette époque datent ses premiers rapports épistolaires avec Zwingli. Il s'établit ensuite à Landstuhl, dans le voisinage de l'Ebernburg, comme pasteur. C'est là qu'il se maria avec la fille d'un forgeron, Elisabeth Silbereisen, qui fut l'ornement de son foyer. Deux ans avant Luther il s'affranchissait avec une fermeté extraordinaire du célibat des prêtres. Cela fut très remarqué. Pendant la guerre de l'archevêque de Trèves

contre Sickingen, Bucer devint prédicateur à Weissenbourg. C'est là qu'il publia un de ses ouvrages les plus importants : le « Sommaire de son enseignement » (*Martin Bucer an ein christlichen Rath und Gemein der Statt Weissenburg. Summary seiner Predigt daselbst,* 1523). Nous avons dans cet ouvrage une ébauche de sa dogmatique. Il serait intéressant de savoir dans quelle mesure Farel s'en est inspiré pour composer son fameux *Sommaire* en 1524 ? A cet époque Farel séjourna à Strasbourg.

La mort violente de Sickingen amena Bucer à quitter Weissenburg pour aller demander l'hospitalité à la ville de Strasbourg.

2. BUCER A STRASBOURG.

Ses débuts furent très modestes. Son mariage provoquait des défiances. Ce fut le débonnaire prédicateur Matthieu Zell qui lui ouvrit sa maison où il put expliquer les Epîtres pastorales de Paul. Il rencontrait à Strasbourg Capiton (1478-1541) qui devenait célèbre, bien qu'il ait été plus hésitant que Bucer à embrasser franchement la Réforme. Il trouva aussi là Hédion. Le 21 février 1524, avec l'autorisation du Conseil de la ville, il devint pasteur de la paroisse de Sainte-Aurélie qui dépendait du chapitre de Saint-Thomas. Grâce à la préparation des consciences opérée par des prédicateurs à la conscience droite et à la vie exemplaire, Strasbourg sous la direction spirituelle de Capiton et de Bucer fit des progrès rapides et considérables dans l'assimilation de la Réforme. La langue allemande fut adoptée dans le culte. Les grandes fêtes furent abolies. Les innovations furent expliquées dans un nouvel ouvrage de Bucer, *Grund und Ursach der Neuerungen*, dédié à Frédéric, comte palatin (1524). La pensée de Bucer s'exprime là sous sa forme la plus spontanée. Il s'y montre disciple caractérisé de Luther dans sa conception de la foi et de l'élection. Déjà alors le Saint-Esprit occupe une grande place dans son exposé et le principe scripturaire est très nettement affirmé. Bucer se fait connaître au dehors. On connaît le rôle important qu'il joua à la Dispute de Berne en 1528. Il se rencontra là avec Zwingli. L'année 1529 fut mémorable pour Strasbourg. Le 20 février le tribunal des éche-

vins abolit à une très forte majorité la messe, et la magistrature civile reçut des droits importants pour la direction et l'administration des paroisses. Le colloque de Marburg (octobre 1529) dans lequel Bucer se tint aux côtés de Zwingli, avec une tendance déjà marquée à chercher les concessions possibles, l'éloigna plutôt de Luther qui se défiait de lui et des Strasbourgeois.

Bucer dut encore combattre énergiquement sur un autre front. Devant Strasbourg se dressait l'anabaptisme, puissant, insinuant. M. Anrich en donne (p. 34) une excellente définition : « L'anabaptisme est l'effort de transposition dans la réalité des idées et principes du christianisme primitif sur la base d'une rupture absolue avec le développement historique et d'une complète dépréoccupation des modifications apportées par le temps et la culture. »

Strasbourg assista à un vrai défilé de chefs anabaptistes. Grâce à l'esprit tolérant de Bucer, jamais on n'employa la force pour les contraindre à se rétracter. C'est dans le même temps qu'il croisa le fer avec Michel Servet (1) à propos de ses vues antitrinitaires. A l'égard de Servet, malgré son désaccord avec lui, il conserva une certaine sympathie.

Bucer qui avait plus d'un point de contact avec les anabaptistes, surtout dans sa conception du rôle de l'Esprit, organisa néanmoins méthodiquement l'Eglise dans le but de combattre efficacement l'anabaptisme. Le Synode de 1533 fixa certains usages. La confession de foi de l'Eglise fut rédigée en seize articles. Le citoyen qui négligeait de faire baptiser son enfant dans les six semaines après la naissance perdait son droit de bourgeoisie. Les formes extérieures commençaient à prendre une assez grande importance. Ce fut contre Capiton lui-même et contre l'anabaptisme que Bucer soutint théologiquement la doctrine du baptême des enfants.

Le *Commentaire sur les évangiles*, paru dans les années 1527-28, lui donna l'occasion d'exprimer ses vues sur la Cène. Alors elles sont opposées à celles de Luther. Il ne peut pas admettre que le corps de Jésus se trouve réellement dans le pain.

(1) *Servet und die oberländischen Reformatoren. — Michel Servet und Martin Butzer*, Bd. I. Eine Quellenstudie von lic. theol. H. Tollin, Prediger. Berlin, 1880, 272 p.

Mais cependant il se montre moins intransigeant que Zwingli à l'égard de Luther. C'est lui qui écrit cette pensée magnifique de tolérance pour l'époque : « Celui qui repousse le frère qui croit en Jésus repousse Jésus lui-même dans le frère ». Après le colloque de Marburg, Bucer conclut une dernière alliance avec les Zurichois et les Bâlois.

La diète d'Augsbourg en 1530 et les débats qui se livrèrent autour de la confession de ce nom amenèrent Bucer à entrer dans une voie qui devait le conduire loin. Les luttes d'Augsbourg, la nécessité de rédiger la fameuse *Confessio tetrapolitana* au nom de Strasbourg, Lindau, Memmingen et Ulm éveillèrent dans son cœur porté à la conciliation le désir de combler autant que possible le fossé qui séparait zwingliens et luthériens. Mélanchton devint le médiateur de cette nouvelle alliance.

L'entrevue de la Coburg marqua une étape importante de la transformation future. On maintenait pourtant encore quelques rapports. Strasbourg adhéra bientôt à la confession d'Augsbourg et dans la conception de la Cène Bucer en venait à admettre la notion d'un « vrai don céleste ». En mars 1531 l'alliance de Schmalkalde entre les princes protestants se fait sans le concours des Suisses. — Le crédit de Bucer ne fait que grandir en Allemagne depuis Cappel. Evidemment la mort tragique de Zwingli allait aussi contribuer à rapprocher Bucer de Wittemberg.

La formule de concorde de Stuttgart unit en août 1534 le réformateur wurtembergeois Schnepf et Ambroise Blaurer de Constance. Elle prépara les voies aux fameux compromis de 1536 avec Luther. Grâce à Mélanchton, Bucer se rendit à Wittemberg. Il reconnaissait que c'étaient bien le corps et le sang de Christ, existant substantiellement avec le pain et le vin dans une union sacramentale, qui étaient présentés aux fidèles. Même le sacrement n'est pas indifférent aux incrédules et aux indignes, seulement il leur sert de jugement salutaire. On ne pouvait guère aller plus loin dans la voie des concessions. Depuis six ans Bucer luttait pied à pied pour trouver une formule équitable. « Sextum jam annum hoc saxum volvo » s'écriait-il, fatigué du combat. A vrai dire le prestige que Luther avait toujours revêtu à ses yeux favorisa le rapprochement. Luther le reçut comme un frère. Bucer prêcha dans l'Eglise de Wittemberg et la signature de la *formule de concorde*

marqua un moment très solennel. L'unité s'établissait entre deux parties très importantes du protestantisme. Mais c'était le triomphe du luthéranisme qui était consacré. Bucer y perdait bien plus que Luther. Comme M. Anrich le dit : « Le type luthérien plus massif absorba le type bucérien plus délicat, parce que ce dernier n'était pas fixé d'une manière assez claire et positive et n'était pas suffisamment constitué pour s'exprimer dans une confession » (p. 63).

La troisième édition du *Commentaire des évangiles* de 1536 reflétait d'une manière très sensible le changement survenu dans la conception dogmatique de Bucer, surtout dans le domaine des sacrements.

Retournons à Strasbourg. C'est l'atmosphère qui convient à Bucer. Il y est bien lui-même. Le séjour d'un illustre visiteur allait exercer sur lui une influence féconde. Calvin s'établissait à Strasbourg en 1538. Ces deux hommes étaient faits pour se comprendre. Tous deux étaient des organisateurs de premier ordre. Tous deux estimaient que le développement de l'instruction était le meilleur soutien de l'Eglise. L'école était pour Bucer le « primarium membrum ecclesiae ».

A cette époque l'école de Strasbourg, base de l'Université, fut fondée. Les travaux préliminaires de Jean Sturm, l'illustre pédagogue, en favorisèrent l'éclosion. L'institution se développa. Le statut scolaire de 1545 règle l'étude de la théologie. Bucer, Jean Sturm, Pierre Martyr, Paul Fagius, l'enseignaient. Un séminaire fut aussi créé. Des villes comme Constance, Lindau y envoyaient chacune deux élèves. Bucer fonda aussi un collège pour garçons pauvres. Les bénéfices attachés aux chapitres et aux couvents de la ville servirent à entretenir l'instruction publique et l'Université naissante.

Bucer enseignait spécialement la théologie exégétique. Ses commentaires sur les Psaumes, sur l'épître aux Romains qui eurent plusieurs éditions conservent leur valeur. Il met l'Ecriture, base de la théologie, au service de la vie intérieure et des besoins du temps. Calvin, le prince des exégètes, le considérait comme un de ses maîtres. Quoique la prolixité ne soit pas étrangère à ses commentaires, ils se distinguent pourtant par leur érudition et par le don remarquable d'observation morale qui caractérise leur auteur. Estienne publia en 1554 à

Genève un in-folio de grande valeur qui contient les principaux commentaires du réformateur strasbourgeois.

Comme Erasme, Bucer estimait que les femmes d'une certaine condition devaient s'instruire ; en ce domaine-là comme dans d'autres il fut un précurseur. Son admiration si franche pour l'antiquité est caractéristique. Les écrits des anciens sont pour lui de « magnifiques dons divins ». Il ne faut pas oublier que Bucer était un humaniste. Il viendra un moment où la conciliation ne pourra plus se faire entre l'humanisme et la Révélation. Les conflits surgiront.

Il est intéressant de noter que Bucer fut le père de la « confirmation », telle qu'elle est pratiquée encore maintenant dans l'Eglise. Son esprit organisateur avait entrevu dans cette institution le complément nécessaire et logique du baptême des enfants. Ce fut sa lutte contre l'anabaptisme qui lui inspira cette innovation.

Ses rapports très intimes avec le landgrave Philippe de Hesse l'amenèrent à jouer un rôle très important dans les tentatives faites par ce prince non seulement pour unir les protestants entre eux, mais aussi plus tard pour rapprocher les protestants des catholiques. Bucer rêvait l'unité du corps de Christ. Les négociations de Ratisbonne en 1541, la réformation du diocèse de Cologne, dans laquelle Bucer fut au premier rang (il prêcha même dans la cathédrale de Bonn), les entrevues de 1544 où la situation se présenta de nouveau comme très favorable à une alliance aboutirent en fin de compte à un échec. Le landgrave fut acheté par l'Empereur, qui était meilleur diplomate que lui. Le manque d'union et de décision chez les princes protestants fit aussi avorter toutes les tentatives.

Luther lui-même à la fin de sa vie se défiait de son allié strasbourgeois. Les beaux jours de Wittenberg (1536) étaient bien passés !

L'*Intérim* imposé par l'Empereur à l'Allemagne, compromis qui favorisait le catholicisme, fut le coup de grâce donné à l'œuvre de pacification de Bucer.

Ce furent les années d'amertume qui commencèrent pour lui. La terrible peste de 1541 le frappa dans ses plus chères affections. Il perdit sa femme et trois enfants. Capiton lui était aussi enlevé. Calvin quittait Strasbourg pour rentrer à Genève.

Bucer épousa bientôt la veuve de Capiton, Wibrand Rosenblatt à qui il donna encore quelques années de bonheur. Il devint doyen de Saint-Thomas, jouissant à Strasbourg de l'estime générale. Mais à cause de sa politique très ferme et très jalouse des droits de l'Eglise vis-à-vis de l'Etat, Bucer entra en conflit avec Jacques Sturm, l'éminent magistrat. Ils avaient jusque là marché presque toujours d'accord. L'*Intérim* creusa le fossé. Il s'agissait de savoir si Strasbourg se soumettrait à la clause qui exigeait que le culte catholique fût rétabli là où les papistes constituaient une minorité respectable ? Bucer voulait résister. Strasbourg devait selon lui rester protestant. Jacques Sturm, avec le Conseil de la ville, était d'avis qu'il fallait céder pour éviter peut-être un conflit armé. Des pourparlers eurent lieu. Les parties restèrent inébranlables. Voici comment s'exprime M. Anrich :

« Ici se séparaient les chemins de ces deux hommes qui, dans leur activité commune avaient fait de Strasbourg quelque chose de grand ; tous deux nobles, fidèles à eux-mêmes dans leur attitude opposée, tous deux accomplissant avec un cœur brisé ce qu'ils croyaient être leur devoir. Bucer, idéaliste malgré tout, religieux, voulant tout oser et plutôt se retirer sous sa tente que d'accepter tacitement ce qui lui semblait être contraire à la volonté de Dieu ; Jacques Sturm, l'homme d'Etat qui, pour sauver au moins quelque chose de la liberté politique et religieuse de la cité, s'apprêtait aussi à consommer les sacrifices les plus douloureux. »

Avouons que cette lutte ne manque pas de grandeur !

3. L'EXIL ET LES DERNIÈRES ANNÉES.

Un décret du Magistrat du 1er mars 1549 invitaient les pasteurs intransigeants à se retirer. Les termes en étaient fort respectueux. Mais le sort était jeté. Bucer se trouvait en face de l'exil. On l'attirait à Bâle, à Genève aussi. Thomas Cranmer, l'archevêque anglais le sollicitait à passer le détroit. Le roi Edouard VI avait une grande admiration pour ses écrits. Ce fut cette dernière alternative que Bucer choisit.

Il arriva bientôt en Angleterre avec son collègue Paul Fagius.

Il fut comblé d'honneurs et d'attentions. Nommé lecteur royal (Kings-reader) à Cambridge il enseigna pendant plusieurs mois l'exégèse dans cette célèbre Université, travailla à la rédaction du Prayer Book, devint le conseiller spirituel du roi. Il rédigea à l'intention de ce dernier son fameux ouvrage *De regno Christi Jesu*, où il traite avec une rare compétence toutes les questions relatives aux rapports de l'Eglise et de l'Etat. Les distinctions lui vinrent en foule. Il reçut solennellement le grade de docteur en théologie. Mais tout cela ne le consolait pas de manger le pain de l'exil. Son cœur était resté près des bords de l'Ill et auprès de cette cathédrale de Strasbourg, centre spirituel de son pays natal. Fagius l'avait précédé dans la tombe. Son fidèle secrétaire Conrad Huber l'avait aussi accompagné en Angleterre et ce fut lui qui rassembla pieusement en une édition demeurée célèbre les œuvres de Bucer composées en exil, qui parut à Bâle en 1577.

Sa femme et deux de ses filles le rejoignirent momentanément. Sa fille Agnès seule resta auprès de lui. Il tomba gravement malade. Soigné avec des égards touchants par sa fille et par la duchesse de Suffolk, il s'endormit doucement au Seigneur le 1er mars 1551 (1). Il avait cinquante-neuf ans et demi.

Ce fut un grand deuil à la cour, dans le monde universitaire et ecclésiastique. Son corps fut déposé dans la principale église de Cambridge au milieu d'imposantes funérailles. Quand vint le règne de Marie la Sanglante, ses restes et ceux de Fagius furent exhumés et brûlés sur le bûcher. Mais Elisabeth réhabilita leur mémoire dans une solennelle cérémonie.

4. L'HOMME ET LE THÉOLOGIEN.

Bucer était petit (on l'appelait Zachée), avec une figure aux traits accentués. L'œil était vif et pénétrant. Son intelligence ne le prédisposait pas aux spéculations hardies. Son esprit n'était ni créateur, ni très systématique dans le domaine des idées.

(1) On indique aussi le 7 mars pour la date de la mort de Bucer (*Ephémérides de la Bible*, publiées en Angleterre par les traducteurs de la Bible de Genève).

Mais il avait les qualités d'un homme de gouvernement, sage, ferme dans ses desseins, bienveillant aussi, désintéressé et profondément pieux. Son cœur était chaud et bon. Ses lettres en font foi. Quand il était en désaccord avec un ami, il ne se séparait pas de lui pour cela. Il fut un ami incomparable. « Tu es mon cœur et tu le resteras », écrivit-il un jour à Blaurer. Sa collaboration de plusieurs années avec Capiton est un exemple frappant de bonne et chrétienne collégialité. Par leur union ces deux hommes ont pu rendre de très grands services à leur patrie.

Bucer fut avant tout l'homme de la paix, qui ne reculait pas même devant des concessions excessives. Il n'a sur la conscience aucune condamnation d'hérétique. Sa conduite vis-à-vis des anabaptistes fut, pour son époque, admirable de tolérance. A côté de cela il pouvait être intransigeant quand les droits de la conscience étaient en jeu. C'est à l'électeur de Brandnbourg qui voulait se servir de lui comme négociateur pour faire adopter l'Intérim de Charles V qu'il fit cette déclaration : « On ne peut rien faire contre la conscience et contre la vérité ».

L'homme privé, l'époux, le père ne le cèdent en rien à l'homme public. Son foyer fut irréprochable. Il fut le fidèle soutien de ses deux épouses successives. Comme pour Luther la vie de famille était pour lui un témoignage précieux à rendre à la vérité. Son secrétaire, Conrad Huber, qui le suivit en exil, avait pour Bucer un amour filial et profond.

Bucer ne fut pas un théologien systématique. Sa théologie est exposée surtout dans les œuvres exégétiques. Parti d'un luthéranisme très simple et très vivant, bientôt il se trouve sur le terrain de Zwingli. Très prédestinatien comme tous les maîtres d'alors, il affirme pourtant dans sa théodicée l'activité universelle de Dieu *(Allwirksamkeit)*, admettant une révélation divine dans l'antiquité et une expansion missionnaire de l'Evangile auprès de tous les peuples. Cette conception si large fut un correctif utile à son biblicisme strict. Pour lui l'Ecriture est l'autorité objective pour le chrétien, mais son autorité lui est conférée par l'Esprit, qui est pour Bucer au centre de l'appropriation du salut au point qu'on a pu l'appeler le « théologien de l'Esprit ». Dans une lettre à Zwingli du 15 avril 1524, il écrit ceci : « Scriptura litera occidens est nisi internus doceat spiri-

tus ». C'est aussi par là qu'il entretient des points de contact avec l'anabaptisme. Sa tendance « piétiste » est incontestable.

Pour Bucer la foi est avant tout une certitude de la bonté de Dieu. Il a donné une grande précison à la justification par la foi : « Primum religionis nostrum locum, fide Domini nostri Jesus justificari electos ».

Il insiste sur le pardon des péchés et sur sa nécessité. Une certaine liberté est accordée à l'homme pour accomplir les bonnes œuvres. Ses commentaires sont remplis d'excellentes pensées morales, visant à la pratique de la religion chrétienne. Il fut certainement aussi un bon et fin moraliste.

C'est peut-être dans sa conception de l'Eglise qu'il est le plus original. Il identifie sans doute le royaume de Dieu et l'Eglise. L'Eglise est là où il y a de vrais croyants, dont l'état de salut est garanti par leur élection éternelle. Cependant elle est un organisme bien caractérisé. Il distingue l'Eglise locale et l'organisation centrale. Comme porteuse et intermédiaire du salut divin, une grande place doit être accordée dans son sein au ministère. L'honneur de Dieu exige qu'une discipline ferme soit exercée dans l'Eglise ; le droit d'excommunication appartient aux pasteurs et ne doit pas rester lettre morte. Si l'Eglise a ses lois sévères, cependant personne ne peut être contraint d'émettre une profession de foi personnelle ou de prendre la Cène. L'Etat doit être l'aide et le protecteur de l'Eglise.

Sous l'influence de sa conception nouvelle de la Cène (1536) l'Eglise est devenue pour lui davantage un établissement d'éducation pour le peuple chrétien que la société des croyants. Une valeur plus grande a été accordée à la « charge » dans le ministère. Le pouvoir des clefs est devenu la « charge et le pouvoir d'administrer l'Eglise de Dieu et la république de Christ par la parole de Dieu ».

Quant à la Cène, Bucer est au fond parti de la conception de Luther, mais il subit bientôt l'influence de Hinne Rode (1) et incline fortement à la conception zwinglienne, voyant essentiellement dans la communion un « mémorial ». Mais peu à peu, aussi peut-être sous l'influence des événements tragiques

(1) Théologien hollandais de l'école du précurseur de la Réforme, Wessel.

de Zurich en 1531, le désir de se réconcilier avec Luther, celui de constituer un grande église nationale allemande le poussent à sa politique de concessions. C'est ainsi qu'il en arrive à signer la concorde de Wittemberg en 1536. Chose curieuse dans sa conception du baptême, il reste zwinglien. L'attitude de Capiton, favorable à l'anabaptisme, le fortifia encore dans son point de vue.

Quel écrivain fécond ! Son effort littéraire est prodigieux. Sa bibliographie rédigée par F. Menz (1891) atteint 128 numéros. En cela il dépassa presque Pierre Viret, et cela n'est pas peu dire. Mais comme pour le réformateur vaudois, la prolixité et la rédaction hâtive ont nui à son œuvre. Ce qu'il y a de meilleur de lui en fait de style, ce sont ses lettres. Il s'y montre sincère et sympathique.

Bucer fut un vivant trait d'union entre le luthéranisme et le calvinisme. S'il a conquis dans l'Allemagne du Sud mainte position au bénéfice de Luther, il trouva cependant en Calvin un instrument d'élite pour appliquer les principes qui lui étaient spécifiquement chers à l'organisation de l'Eglise de Genève et de toutes celles issues du calvinisme. Calvin a fait des emprunts à sa conception de la prédestination, de la sainte Cène, de l'Eglise et de la discipline. M. Anrich affirme que Bucer fut « un père du calvinisme avant Calvin » (p. 144).

Bucer est incontestablement une grande figure de la Réformation. Il appartient au protestantisme tout entier. Il était temps qu'elle fût remise en lumière. Au milieu de la terrible conflagration actuelle, ce n'est guère le moment de penser à ériger à Strasbourg une statue de marbre ou de bronze à l'illustre réformateur. Mais quel que soit l'avenir, le livre de M. Anrich demeure lui-même, par sa valeur historique, théologique et littéraire, un monument spirituel digne de l'homme éminent et pieux qui résume si bien dans ce qu'il a de meilleur le génie alsacien.

CH. SCHNETZLER.